



Elle
& Lui
roman

MARC LEVY

Versilio



Elle
& lui
roman

MARC LEVY

Versilio

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Et si c'était vrai..., 2000
Où es-tu ?, 2001
Sept jours pour une éternité..., 2003
La Prochaine Fois, 2004
Vous revoir, 2005
Mes amis, mes amours, 2006
Les Enfants de la liberté, 2007
Toutes ces choses qu'on ne s'est pas dites, 2008
Le Premier Jour, 2009
La Première Nuit, 2009
Le Voleur d'ombres, 2010
L'Étrange Voyage de Monsieur Daldry, 2011
Si c'était à refaire, 2012
Un sentiment plus fort que la peur, 2013
Une autre idée du bonheur, 2014

Retrouvez toute l'actualité de Marc Levy

www.marclevy.info

www.facebook.com/marc.levy.fanpage

Marc Levy

ELLE ET LUI

roman

Versilio

La version papier est disponible en librairie
aux Éditions Robert Laffont | Versilio

© Versilio, Paris, 2015

www.versilio.com

En couverture : © Emmy Lou Virginia / © PEC Photo / Getty Images

ISBN numérique : 9782361321260

*À mon père
À mes enfants
À ma femme*

Un jour, j'irai vivre en théorie,
parce qu'en théorie tout se passe bien...

La pluie avait rincé les toits et les façades, les voitures et les bus, les trottoirs et les piétons, la pluie n'avait cessé de tomber sur Londres depuis le début du printemps. Mia sortait d'un rendez-vous chez son agent.

Creston était de la vieille école, de ceux qui énoncent toujours la vérité, mais avec distinction.

Portant son élégance jusque dans le verbe, il était respecté, souvent cité dans les dîners pour ses remarques cinglantes, mais jamais blessantes. Mia était sa protégée, ce qui, dans l'univers cruel et souvent goujat du cinéma, valait toutes les prérogatives du monde.

Ce jour-là, il était allé voir en projection privée le nouveau film de Mia, et comme il lui interdisait de l'accompagner dans ces circonstances, elle l'avait attendu à son bureau.

Creston, après avoir ôté son imperméable, s'était installé dans son fauteuil et n'avait pas prolongé le suspense.

– De l'action, un zeste de romantisme, un scénario adroitement ficelé autour d'une intrigue qui ne tient pas la route, mais qui s'en soucie de nos jours ?... Ça fera un tabac, avait-il assuré.

Mia connaissait trop Creston pour savoir qu'il s'en tiendrait là.

Elle était magnifique, avait-il enchaîné, un peu trop souvent dénudée, il faudrait être vigilant la prochaine fois et ne pas montrer son derrière toutes les trois scènes, il y veillerait, pour le bien de sa carrière, on catalogue si vite les gens.

– Avouez-moi franchement ce que vous en avez pensé, Creston.

– Tu joues à la perfection, et ton rôle étant ce qu'il est, ce n'était pas une mince affaire. Cela dit, on ne peut pas éternellement tourner des films où les personnages traversent l'automne entre deux trahisons, trois adultères et une tasse de thé. C'est un film d'action, la caméra bouge beaucoup, les personnages aussi... que veux-tu ajouter d'autre ?

– La vérité, Creston !

– C'est une merde, ma chérie, une belle merde qui fera son plein d'entrées, puisque ton mari et toi y partagez l'affiche. En soi, c'est un événement, le seul, d'ailleurs. La presse raffolera de votre complicité à l'écran, elle aimera encore plus que tu lui voles la vedette, et ce n'est pas un compliment, mais une évidence.

– Au quotidien, c'est lui la vedette, répondit Mia d'un sourire pâle.

Creston frotta sa barbe, geste qui chez lui en disait long.

– Comment se porte votre couple ?

– Il ne se porte plus vraiment.

– Attention, Mia, pas de bêtises.

– Quelles bêtises ?

– Tu m'as parfaitement compris. Cela va si mal que ça ?

– Le tournage ne nous a pas rapprochés.

– Voilà exactement ce que je ne veux pas entendre, du moins jusqu'à la sortie en salle. L'avenir du chef-d'œuvre repose sur votre binôme, à l'écran comme à la ville.

– Vous avez des scénarios pour moi ?

– J'en ai quelques-uns.

– Creston, j'aimerais partir à l'étranger, loin de Londres et de sa grisaille, jouer un rôle intelligent, sensible, entendre des choses qui me touchent, qui me fassent rire, partager un peu de tendresse, même

dans un tout petit film.

– Et moi, j'aimerais que ma vieille Jaguar ne tombe jamais en panne, mais le mécanicien qui s'en occupe m'appelle par mon prénom, c'est te dire. Je me suis battu pour te construire une carrière, tu as un public immense en Angleterre, des fans qui paieraient pour t'entendre réciter l'annuaire, tu commences à être appréciée un peu partout sur le continent, tes cachets sont indécents par les temps qui courent et si ce film obtient le succès que je suppose, tu seras bientôt l'actrice la plus cotée de ta génération. Alors, un peu de patience, je t'en prie. Nous sommes d'accord ? Dans quelques semaines les propositions américaines tomberont comme cette pluie. Tu vas entrer dans la cour des grandes.

– Des grandes connes qui sourient alors qu'elles sont tristes ?

Creston se redressa sur son fauteuil et toussoya.

– Celles-là, et d'autres qui sont heureuses. S'il te plaît, je ne veux plus voir cette tête chagrine, Mia, ajouta-t-il en haussant le ton. Les interviews devraient vous rapprocher, ton mari et toi. Vous allez devoir tellement sourire pendant la promotion que vous finirez par vous prendre au jeu.

Mia fit un pas vers la bibliothèque, ouvrit le coffret à cigarettes qui se trouvait sur une étagère et en prit une.

– Tu sais que je déteste que l'on fume dans mon bureau.

– Alors, pourquoi garder cette boîte ?

– Pour les cas d'urgence.

Mia fixa Creston et se rassit, la cigarette éteinte au bord des lèvres.

– Je pense que je suis cocue.

– D'une façon ou d'une autre, qui ne l'est pas de nos jours ? répondit-il en consultant son courrier.

– Ça n'a rien de drôle.

Creston abandonna sa lecture.

– Cocue comment ? reprit-il. Je veux dire occasionnellement ou tout le temps ?

– Ça change quelque chose ?

– Et toi, tu ne l'as jamais trompé... ?

– Non. Enfin, une fois, un baiser. Mon partenaire embrassait bien et j'avais besoin qu'on m'embrasse.

C'était pour la véracité de la scène, ce n'est pas vraiment tromper, n'est-ce pas ?

– C'est l'intention qui compte. Dans quel film ? interrogea Creston en levant un sourcil.

Mia regarda par la fenêtre et son agent soupira.

– Bon, admettons qu'il te trompe. Quelle importance si vous ne vous aimez plus ?

– C'est lui qui ne m'aime plus, moi, je l'aime.

Creston ouvrit son tiroir, sortit un cendrier et craqua une allumette. Mia inspira une longue bouffée et il se demanda si c'était la fumée qui lui piquait les yeux, mais il se garda de lui poser la question.

– Il était la star, et toi, une débutante. Il a joué au Pygmalion, et l'élève a dépassé le maître. Ce ne doit pas être facile au quotidien pour son ego. Attention à ta cendre, je tiens beaucoup à mon tapis.

– Ne dites pas ça, ce n'est pas vrai.

– Bien sûr que si. Je ne dis pas qu'il n'est pas bon acteur, mais...

– Mais quoi ?

– Ce n'est pas le moment, nous en reparlerons plus tard, j'ai d'autres rendez-vous.

Creston fit le tour de son bureau, ôta délicatement la cigarette des mains de Mia et l'écrasa dans le cendrier. Il la saisit par l'épaule et l'entraîna vers la porte.

– Bientôt, tu joueras où tu voudras, à New York, à Los Angeles, à Rome. En attendant, ne fais pas d'idiotie. Un mois, c'est tout ce que je te demande, ton avenir en dépend. Tu me le promets ?

En sortant de chez Creston, Mia avait rejoint Oxford Street en taxi. Quand elle avait un coup de blues, et elle en avait eu plus d'un ces dernières semaines, elle allait se promener sur cette artère commerçante et pleine de vie.

Parcourant les allées d'un grand magasin, elle avait essayé de joindre David, tombant directement sur messagerie.

À quoi s'occupait-il en cette fin d'après-midi ? Où était-il depuis deux jours ? Deux jours et deux nuits sans autre nouvelle qu'un message laissé sur le répondeur de leur appartement. Un message laconique expliquant qu'il partait se ressourcer à la campagne, qu'elle ne devait pas s'inquiéter. Elle faisait tout le contraire.

De retour chez elle, Mia s'était décidée à se reprendre en main. Lorsque David rentrerait, il était hors de question de montrer un quelconque désarroi. Demeurer digne, maître de soi, ne pas lui permettre d'envisager un instant qu'elle aurait pu se morfondre en son absence, et surtout ne poser aucune question.

Répondant à l'appel d'une copine qui l'avait suppliée de l'accompagner à l'inauguration d'un restaurant, Mia avait décidé de se faire belle. Elle aussi était capable de rendre David jaloux. Et puis mieux valait être entourée d'inconnus que chez soi à broyer du noir.

Le restaurant était immense, la musique trop forte, la salle bondée, impossible de parler à quiconque ou de faire un pas sans se frotter aux autres. Qui pouvait prendre du plaisir dans ce genre de soirée ? pensa-t-elle en s'apprêtant à affronter cette marée humaine.

Les flashes crépitèrent dans l'entrée. Voilà pourquoi sa copine tenait tant à sa compagnie. L'espoir de figurer dans les pages people d'un magazine. Sensation de célébrité fugace. *Bon sang, David, pourquoi me laisses-tu traîner seule dans des endroits pareils ? Je te le ferai payer au centuple « Monsieur J'ai-besoin-de-me-ressourcer ».*

Son téléphone sonna, un appel masqué, à cette heure, c'était sûrement lui. Comment l'entendre dans ce brouhaha. *Si j'étais tireur d'élite, je descendrais le DJ*, songea-t-elle.

Elle balaya l'horizon du regard, elle était à mi-chemin entre l'entrée et les cuisines. La foule l'entraînait vers celles-ci, mais elle décida d'avancer à contre-courant. Elle décrocha et hurla :

– Ne quitte pas ! *Pour quelqu'un qui s'était juré de ne rien laisser paraître, tu commences bien, ma vieille.*

Se frayer un chemin, pousser la pimbêche perchée sur hauts talons et le balourd qui la courtise. Écraser les pieds de cette grande perche squelettique qui se tortille telle une anguille, contourner le bellâtre qui la scrute comme une proie, *tu vas te marrer, mon vieux, elle a l'air d'avoir de la conversation.* Plus que dix pas jusqu'à la porte.

– Reste en ligne, David ! *Mais tais-toi, idiot.*

Supplier le videur du regard pour qu'il l'aide à sortir d'ici.

Enfin dehors, l'air frais, le calme relatif de la rue. S'éloigner des gens agglutinés qui attendent pour pénétrer dans cet enfer.

– David ?

– Où es-tu ?

– Dans une soirée... *Comment peut-il avoir le toupet de poser cette question ?*

– Tu t'amuses, mon amour ?

– *Hypocrite ! Oui, c'est assez joyeux... Où es-tu allée chercher un truc pareil !*

– Et toi, *abruti*, tu es où... *depuis deux jours ?*

– En route vers la maison. Tu rentres bientôt ?

– Je suis dans un taxi... *Trouver un taxi, vite un taxi.*

– Je croyais que tu étais à une soirée ?

– J'en sortais quand tu m'as appelée.

– Tu arriveras donc probablement avant moi, si tu es fatiguée, ne m'attends pas, il y a des embouteillages, même à cette heure-ci. Londres est vraiment devenue impossible !

C'est toi qui es devenu impossible, comment oses-tu me dire de ne pas t'attendre ? Cela fait deux jours que je ne fais que ça, t'attendre.

– Je laisserai une lumière dans la chambre.

– Merveilleux, je t'embrasse, à tout à l'heure.

Un trottoir moiré, des couples sous des parapluies...

... et moi, seule comme une imbécile. Demain, film ou pas, je change de vie. Non, pas demain, ce soir !

Paris, le surlendemain.

– Pourquoi est-ce toujours la dernière clé du trousseau qui ouvre la porte ? protesta Mia.

– Parce que la vie est mal faite, sans quoi la cage d'escalier ne serait pas plongée dans le noir, répondit Daisy en éclairant la serrure du mieux qu'elle le pouvait avec son téléphone portable.

– Je ne veux plus jamais aimer l'idée de quelqu'un, je veux une réalité qui me corresponde ; je veux du présent, seulement du présent.

– Et moi un futur moins incertain, soupira Daisy. En attendant, si tu n'y arrives pas, rends-moi mes clés, je n'ai presque plus de batterie.

La dernière clé du trousseau fut, de fait, la bonne. En entrant dans l'appartement, Daisy appuya sur l'interrupteur, sans résultat.

– L'immeuble entier semble privé de lumière.

– C'est toute ma vie qui l'est, renchérit Mia.

– N'exagérons rien.

– Je ne sais pas vivre dans le mensonge, reprit Mia d'un ton qui appelait à la compassion, mais Daisy la connaissait depuis trop longtemps pour entrer dans ce petit jeu.

– Ne raconte pas n'importe quoi, tu es une actrice talentueuse, donc une menteuse professionnelle... Je dois avoir des bougies quelque part, je devrais pouvoir mettre la main dessus si la batterie de mon iPhone...

L'écran du téléphone s'éteignit.

– Et si je leur disais à tous d'aller se faire foutre ? chuchota Mia.

– Ça ne te traverserait pas l'esprit de m'aider un peu ?

– Si, mais on n'y voit vraiment rien.

– Je suis rassurée que tu t'en rendes compte !

Daisy avança à tâtons. Sa main effleura la table. En la contournant elle heurta une chaise, râla, et atteignit le plan de travail, juste derrière. Toujours à tâtons, elle s'approcha de la gazinière, s'empara des allumettes posées sur l'étagère, fit tourner le bouton d'un brûleur et enflamma le gaz.

Un halo bleuté éclaira l'endroit où elle se trouvait.

Mia s'assit à la table.

Daisy fouilla les tiroirs un à un. Les bougies aromatisées n'avaient pas droit de cité chez elle. Sa passion pour la gastronomie avait des exigences, rien ne devait troubler l'odeur d'un mets. Là où certains placardent sur la porte de leur restaurant « *La maison n'accepte pas les cartes de crédit* » elle aurait volontiers inscrit « *La mienne refuse l'accès aux personnes trop parfumées* ».

Elle trouva les chandelles et les alluma. La clarté projetée par les flammes sortit la pièce de l'obscurité.

L'appartement de Daisy se résumait pour ainsi dire à sa cuisine. Elle en était la pièce à vivre, plus grande à elle seule que les deux petites chambres attenantes séparées par une salle de bains. Sur la surface de travail s'élevaient, de pots en terre cuite serrés les uns contre les autres, des plants de thym, de laurier, de romarin, d'aneth, d'origan, de monarde et de piment d'Espelette. Cette cuisine était le laboratoire de Daisy, son ivresse et son exutoire. Elle y élaborait ses recettes avant d'en faire profiter la clientèle de son petit restaurant perché sur la butte Montmartre à deux pas de chez elle.

Daisy n'avait pas fait ses classes dans une grande école, son métier, elle le tenait de son clan et de sa terre natale, la Provence. Enfant, tandis que ses camarades jouaient à l'ombre des pins et des oliviers, elle, observait sa mère, et apprenait à reproduire ses gestes.

Dans le jardin qui bordait leur maison, elle avait appris à trier les herbes, et derrière le fourneau, à les accommoder. Cuisiner était sa vie.

– Tu as faim ? demanda-t-elle à Mia.

– Oui, peut-être. Enfin, je ne sais pas.

Daisy sortit du réfrigérateur une assiette de girolles, un bouquet de persil plat et arracha une tête d'ail du chapelet qui pendait à sa droite.

– L'ail est nécessaire ? questionna Mia.

– Tu comptes embrasser quelqu'un ce soir ? rétorqua Daisy en hachant le persil au couteau. Tu me racontes ce qui s'est passé pendant que je cuisine ?

Mia inspira à fond.

– Il ne s'est rien passé.

– Tu surgis à la fermeture de mon bistrot un sac de voyage à la main, avec la mine de quelqu'un dont le monde se serait écroulé ; tu n'as pas cessé de te plaindre depuis. J'en déduis que tu n'es pas venue me rendre visite parce que je te manquais.

– Mon monde s'est vraiment écroulé.

Daisy interrompit sa préparation.

– S'il te plaît, Mia ! Je suis prête à tout entendre, mais sans soupirs ni jérémiades, il n'y a pas de caméras ici.

– Tu ferais un excellent metteur en scène ! lâcha Mia.

– Peut-être. Je t'écoute.

Et pendant que Daisy s'affairait en cuisine, Mia se mit à table.

*

Au moment où le courant fut rétabli, les deux amies sursautèrent. Daisy appuya sur le variateur pour tamiser l'éclairage, puis elle ouvrit les volets électriques, découvrant la vue qui s'offrait sur Paris depuis son appartement.

Mia s'avança à la fenêtre.

– Tu as des cigarettes ?

– Sur la table basse, je ne sais pas qui les a oubliées là.

– Tu dois avoir beaucoup d'amants pour ignorer lequel oublie ses cigarettes chez toi ?

– Si tu tiens à fumer, va sur la terrasse !

– Tu viens avec moi ?

– Ai-je le choix si je veux connaître la suite ?

*

– Et tu as laissé la lumière dans la chambre ? questionna Daisy en leur resservant du vin.

– Oui, mais pas dans le dressing. Là, j'ai laissé traîner un tabouret pour qu'il se cogne.

– Parce que vous avez un dressing ? interrogea Daisy. Et ensuite ?

– J'ai fait semblant de dormir. Il s'est déshabillé dans la salle de bains, il est resté longtemps sous la douche, et puis il est venu se coucher et a éteint la lampe. J'ai attendu qu'il me murmure quelques mots et m'embrasse. Il n'avait pas dû se ressourcer suffisamment, il s'est endormi.

– Bon, tu veux mon avis ? Je vais te le donner de toute façon. Tu es mariée à un salaud. La vraie

question, et elle est assez simple, est de savoir si ses qualités rendent ses défauts aimables. Non, la vraie question est de savoir pourquoi tu es amoureuse de lui s'il te rend si malheureuse. À moins que tu ne sois amoureuse de lui précisément parce qu'il te rend malheureuse.

– Il m'a rendue très heureuse, au début.

– Je l'espère ! Si les débuts étaient moches, les princes charmants disparaîtraient de la littérature et les comédies romantiques seraient classées au rayon films d'horreur. Ne me dévisage pas comme ça, Mia. Si tu veux savoir s'il te trompe c'est à lui qu'il faut poser la question, pas à moi. Et repose cette cigarette, tu fumes trop, c'est du tabac, pas de l'amour.

Des larmes ruisselèrent sur les joues de Mia.

Daisy vint s'asseoir près d'elle pour la prendre dans ses bras.

– Pleure tout ton saoul, pleure si ça t'apaise. Les chagrins d'amour font un mal de chien, mais le vrai malheur, c'est quand la vie est un désert.

Mia s'était juré de rester digne en toute circonstance, mais auprès de Daisy, c'était différent. Une amitié telle que la leur, qui dure depuis aussi longtemps, est une fraternité qu'on a choisie.

– Pourquoi parles-tu de désert ? reprit-elle en s'essuyant les joues.

– C'est ta façon de me demander enfin comment je vais ?

– Toi aussi, tu te sens seule ? Tu crois qu'on sera heureuses un jour ?

– J'ai l'impression que tu l'as pas mal été ces dernières années. Tu es une actrice connue et reconnue, tu empoches en un film ce que je mettrais une vie entière à gagner, et encore... et tu es mariée. Tu as vu le journal du soir... on n'a pas le droit de se plaindre.

– Pourquoi, qu'est-il arrivé ?

– Aucune idée, mais s'il y avait eu une bonne nouvelle, les gens seraient dans les rues pour fêter l'événement. Elles étaient comment, mes girolles ?

– Ta cuisine est le meilleur antidépresseur du monde.

– Pourquoi crois-tu que j'ai voulu devenir chef ! Maintenant, au lit ! Demain, je téléphonerai à ton crétin de mari, je lui annoncerai que tu es au courant de tout, qu'il a trahi la femme la plus géniale qui soit, et que tu le quittes, non pour un autre, mais à cause de lui. Quand j'aurai raccroché, c'est lui qui sera malheureux.

– Tu ne vas pas faire ça ?

– Non, c'est toi qui le feras.

– Même si j'en ai envie, je ne peux pas.

– Pourquoi ? Tu veux te complaire dans un mélodrame à deux balles ?

– Parce que nous partageons l'affiche d'un film à gros budget qui sort dans un mois. Je suis contrainte de jouer aussi la comédie à la ville, un magnifique rôle de femme comblée, le bonheur parfait. Si on apprenait la vérité sur David et moi, qui croirait à notre couple à l'écran ? Les producteurs ne me le pardonneraient pas, mon agent non plus. Et puis je veux bien être une cocue lucide, mais pas être humiliée en public.

– Quand même, il faut être une sacrée garce pour réussir à jouer un rôle pareil.

– Pourquoi penses-tu que je suis là, je ne serai jamais capable de le tenir aussi longtemps. Tu dois me planquer chez toi.

– Combien de temps ?

– Tant que tu me supporteras.

Arrivé porte de la Chapelle, le cabriolet Saab coupa trois files en diagonale, ignorant les appels de phares des conducteurs, et abandonna le périphérique pour s'engager sur l'autoroute A1 en direction de Roissy-Charles-de-Gaulle.

– Pourquoi est-ce toujours moi qui vais le chercher à l'aéroport ? Trente ans d'amitié et je jurerai qu'il ne m'a jamais rendu la pareille. Je suis trop gentil, voilà le problème ! Sans moi, ils ne seraient même pas ensemble. Un petit merci, ça ne vous déchausse pas les dents, mais non, rien ! marmonna Paul en se regardant dans le rétroviseur. Bon, d'accord, je suis le parrain de Jo, mais qui d'autre auraient-ils pu choisir ? Pilguez ? Jamais de la vie, et puis sa femme est déjà la marraine. C'est bien ce que je dis, je rends tout le temps service, je passe ma vie à rendre service. Je ne dis pas que ça ne me réjouit pas, mais ça me ferait aussi plaisir qu'on s'occupe un peu de moi. Lauren, par exemple, quand je vivais à San Francisco, est-ce qu'elle m'aurait présenté à une interne ? Ce n'est pas ce qui manque dans son hôpital, des externes non plus, d'ailleurs. Eh bien non, jamais ! Cela étant, elles ont des horaires impossibles. Si ce type derrière moi me fait encore un appel de phares, je pile ! Il faut que j'arrête de parler tout seul, Arthur avait de bonnes raisons, mais je vais vraiment passer pour un fou. En même temps, avec qui parler ? Avec les personnages de mes romans ? Non, je dois arrêter, ça fait vieux. Les vieux parlent tout seuls. Enfin, quand ils sont seuls, sinon, ils se parlent entre eux, ou à leurs enfants. Est-ce que j'aurai des enfants un jour ? Moi aussi je vais vieillir.

Il se regarda à nouveau dans le rétroviseur.

La Saab s'immobilisa devant la borne automatique, Paul récupéra le ticket. « Merci », dit-il en refermant la vitre.

Le vol AF 83 était affiché à l'heure sur le grand panneau des arrivées. Paul trépignait d'impatience.

Les premiers passagers commencèrent à sortir, une petite grappe seulement, probablement les première classe.

*

Après avoir publié son premier roman, Paul avait décidé de mettre sa carrière d'architecte entre parenthèses. Écrire lui avait offert une liberté insoupçonnée. Rien dans sa démarche n'avait été prémédité. Il avait simplement pris plaisir à noircir des pages, près de trois cents lorsqu'il avait tapé le mot « fin ». Chaque soir, il se sentait happé par son récit, ne sortait presque plus et dînait le plus souvent devant son ordinateur.

La nuit, Paul rejoignait un monde imaginaire où il se sentait heureux en compagnie de personnages devenus des amis. Sous sa plume, tout devenait possible.

Une fois son texte achevé, il l'avait abandonné sur son bureau.

Sa vie avait basculé quelques semaines plus tard, lors d'un repas où Arthur et Lauren s'étaient invités chez lui. Au cours de la soirée, Lauren avait reçu un appel d'un administrateur de l'hôpital. Elle avait demandé à Paul de s'isoler dans son bureau, les laissant, Arthur et lui, discuter dans le salon.

Barbée par les propos de son interlocuteur, Lauren avait repéré le manuscrit et avait commencé d'en tourner les pages, captivée au point de perdre le fil de sa conversation.

Lorsque le professeur Krauss avait enfin raccroché, Lauren avait continué sa lecture. Une bonne heure s'était écoulée avant que Paul glissa la tête dans son bureau afin de vérifier si tout allait bien et la

surprenne, un sourire aux lèvres.

- Je te dérange ? avait-il lancé, la faisant sursauter.
- C'est formidable, tu sais !
- Tu ne crois pas que tu aurais pu me demander la permission avant ?
- Je peux l'emporter pour le finir ?
- Les gens normaux ne répondent pas à une question par une autre question !
- C'est pourtant ce que tu viens de faire. Je peux ?
- Ça te plaît vraiment ? avait enchaîné Paul, dubitatif.
- Oui, vraiment, avait répliqué Lauren en regroupant les feuillets.

Puis elle avait pris le manuscrit et était retournée au salon, passant devant Paul sans ajouter un mot.

- Tu m'as entendu dire oui ? avait-il poursuivi en la rejoignant.

Et il lui avait chuchoté à l'oreille de ne pas en parler à Arthur.

- Oui à quoi ? s'était inquiété ce dernier en se levant.

- Je ne sais plus, lui avait répondu Lauren. On y va ?

Et avant que Paul n'ait eu le temps de réagir, Arthur et Lauren, déjà sur le palier, l'avaient remercié pour cette soirée.

*

D'autres voyageurs sortaient, en plus grand nombre, cette fois. Une bonne trentaine, mais toujours pas ceux qu'il était venu chercher.

– Qu'est-ce qu'ils fabriquent ! Ils passent l'aspirateur dans l'avion ? Qu'est-ce qui m'a réellement manqué depuis que je suis à Paris ? La maison de Carmel... Ce que j'aimais y aller le week-end, être en leur compagnie, descendre assister au coucher du soleil sur la plage. Bientôt sept ans. Où ont filé ces années ? Ce sont eux qui me manquent le plus. Les appels vidéo, c'est mieux que rien, mais prendre quelqu'un qu'on aime dans ses bras, sentir sa présence, c'est autre chose. Tiens, il faudra que je parle à Lauren de mes migraines à répétition, c'est son domaine. Non, elle voudra me prescrire des examens, ce sont juste des migraines, c'est ridicule, tous les gens qui ont mal à la tête n'ont pas une tumeur au cerveau. Enfin, je verrai. Bon, ils vont finir par sortir ?

*

Green Street était déserte. Après avoir garé le break Ford dans le parking, Arthur avait ouvert la portière de Lauren et ils avaient grimpé les marches jusqu'au dernier étage de la petite maison victorienne où ils vivaient. Rares étaient les couples qui avaient partagé le même appartement avant de se rencontrer, mais cela, c'est une autre histoire...

Arthur devait achever des esquisses pour un client important. Il s'excusa auprès de Lauren et l'embrassa avant de s'installer à sa table d'architecte. Lauren ne tarda pas à se glisser sous les draps et se replongea dans le manuscrit de Paul.

À plusieurs reprises, Arthur crut l'entendre rire de l'autre côté de la cloison. Chaque fois, il regardait sa montre et reprenait son crayon. Plus tard dans la nuit, percevant cette fois des sanglots, il se leva, ouvrit doucement la porte de la chambre et découvrit sa femme, assise dans leur lit, en pleine lecture.

- Qu'est-ce que tu as ? questionna-t-il, inquiet.

- Rien, répondit-elle en refermant le manuscrit.

Elle attrapa un mouchoir en papier sur la table de nuit, et se redressa.

- Je peux savoir ce qui te rend triste ?

- Je ne suis pas triste.

- Ça se présente mal pour l'un de tes patients ?
- Non, c'est plutôt excellent pour lui.
- Et ça te fait pleurer ?
- Tu viens te coucher ?
- Pas avant que tu m'aies expliqué pourquoi tu ne dors pas.
- J'ignore si j'en ai le droit.

Arthur se campa devant Lauren, décidé à lui extorquer des aveux.

- C'est Paul, finit-elle par lâcher.
- Il est malade ?
- Non, il a écrit...
- Il a écrit quoi ?
- Je dois lui demander sa permission avant de...
- Paul et moi n'avons aucun secret l'un pour l'autre.
- Il semblerait que si. N'insiste pas, viens, il est tard.

Le lendemain soir, Paul reçut un appel de Lauren à l'agence.

– J'ai à te parler, je termine mon service dans une demi-heure, retrouve-moi à la cafétéria en face de l'hôpital.

Perplexe, Paul enfila sa veste et quitta son bureau. Il croisa Arthur devant l'ascenseur.

- Où vas-tu ?
- Chercher ma femme à son travail.
- Je peux t'accompagner ?
- Tu es malade, Paul ?
- Je t'expliquerai en route, dépêche-toi, ce que tu peux être lent !

Lorsque Lauren apparut sur le parking de l'hôpital, Paul se précipita à sa rencontre et l'accapara. Arthur les observa un instant avant de se décider à les rejoindre.

– On se retrouve à la maison, lui dit-elle. Paul et moi devons discuter.

Ils laissèrent Arthur en plan et entrèrent dans la cafétéria.

– Tu as fini de lire ? s'enquit Paul après avoir congédié la serveuse.

– Oui, hier soir.

– Et tu as aimé ?

– Beaucoup. J'ai reconnu pas mal de choses me concernant.

– Je sais, j'aurais peut-être dû te demander ton accord.

– Tu aurais pu.

– De toute façon, personne d'autre que toi ne lira cette histoire.

– C'est précisément de cela dont je voulais discuter avec toi. Tu dois l'envoyer à un éditeur, tu seras publié, j'en suis certaine.

Paul ne voulait pas en entendre parler. D'abord il n'imaginait pas un seul instant que son manuscrit puisse retenir l'attention d'une maison d'édition, et quand bien même, il ne se résolvait pas à l'idée qu'un étranger lise ce qu'il avait écrit.

Lauren usa de tous les arguments possibles, mais Paul campa sur ses positions. En le quittant, Lauren lui demanda l'autorisation de partager le secret avec Arthur, et Paul fit comme s'il n'avait rien entendu.

De retour chez elle, elle confia le manuscrit à Arthur.

– Tiens, lui dit-elle, on en discutera quand tu l'auras lu.

Ce fut au tour de Lauren d'entendre Arthur rire à plusieurs reprises, guettant dans le calme qui suivait l'émotion qui le gagnait à la lecture de certains passages. Il la rejoignit dans le salon trois heures plus tard.

– Alors ?

– C'est très inspiré de notre histoire, mais j'ai beaucoup aimé.

– Je lui ai conseillé de l'envoyer à un éditeur, mais il ne veut rien entendre.

– Je peux le comprendre.

Faire publier le récit de Paul devint une obsession pour la jeune doctoresse. Dès qu'elle le croisait, ou discutait avec lui au téléphone, elle lui posait la même question. Avait-il envoyé son manuscrit. Chaque fois, Paul lui répondait par la négative, la priant de ne plus insister.

Un dimanche, en fin d'après-midi, le portable de Paul sonna. Ce n'était pas Lauren, mais un éditeur de Simon and Schuster.

– Très drôle, Arthur, avait lâché Paul d'une voix agacée.

Surpris, son interlocuteur rétorqua qu'il venait d'achever la lecture d'un roman qui lui avait beaucoup plu et souhaitait en rencontrer l'auteur.

Le quiproquo dura, Paul enchaînait les plaisanteries. D'abord amusé, puis excédé, l'éditeur lui suggéra de lui rendre visite dès le lendemain à son bureau, il aurait ainsi la preuve qu'il ne s'agissait pas d'une blague.

Le doute s'installa dans l'esprit de Paul.

– Comment avez-vous obtenu mon manuscrit ?

– Un ami me l'a remis de votre part.

Et après lui avoir communiqué le lieu du rendez-vous, l'homme raccrocha. Paul fit les cent pas dans son appartement. Ne tenant plus en place, il sauta dans sa Saab et traversa la ville jusqu'au San Francisco Memorial Hospital.

Aux urgences, il demanda à voir Lauren sur-le-champ. L'infirmière lui fit remarquer qu'il n'avait pas l'air malade. Paul lui jeta un œil noir, les urgences n'étaient pas toujours d'ordre médical dans la vie. Il lui donnait deux secondes pour la biper avant de provoquer un esclandre. L'infirmière fit un signe à l'agent de sécurité. Le pire fut évité quand, voyant Paul, Lauren vint à sa rencontre.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ?

– Tu as un ami éditeur ?

– Non, rétorqua-t-elle en fixant le bout de ses chaussures.

– Arthur a un ami éditeur ?

– Non plus, murmura-t-elle.

– C'est encore une de vos plaisanteries ?

– Pas cette fois.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Rien de mal, la décision t'appartient toujours.

– Tu vas m'expliquer ?

– Un de mes confrères a un ami éditeur, je lui ai confié le manuscrit pour avoir un avis indépendant.

– Tu n'avais pas le droit.

– En d'autres temps, tu as aussi agi pour moi sans mon autorisation, et tu vois, aujourd'hui je t'en suis reconnaissante. J'ai provoqué un peu le destin, et alors ? Je te le répète, la décision t'appartient.

– Quelle décision ?

– De partager avec d'autres ce que tu as écrit. Tu n'es pas Hemingway, mais ton histoire peut apporter un peu de bonheur aux gens qui la liront. Par les temps qui courent, ce n'est déjà pas mal. Maintenant, j'ai du travail.

Elle se retourna avant de franchir les portes des urgences.

– Surtout, ne me remercie pas.

– Te remercier de quoi ?

– Va à ce rendez-vous, Paul, ne sois pas têtue. Au fait, je n'ai encore rien dit à Arthur.

Paul alla rencontrer cet éditeur qui avait apprécié son roman, et succomba à ses propositions. Chaque fois qu'il l'entendait prononcer le mot « roman », il avait un mal fou à établir le lien avec l'histoire qui avait comblé ses nuits à une époque où sa vie n'était pas très heureuse.

Le roman fut publié six mois plus tard. Le lendemain de la sortie en librairie, Paul se retrouva dans l'ascenseur de ses bureaux en compagnie de deux collègues architectes qui avaient son livre en main. Ils le félicitèrent et Paul, tétanisé, attendit qu'ils soient sortis pour appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée. Il partit s'installer dans le café où il prenait son petit déjeuner chaque matin. La serveuse voulut qu'il lui signe l'exemplaire qu'elle avait acheté. La main de Paul trembla en le dédiant. Il régla la note, rentra chez lui et se mit à relire son roman. À chaque page qu'il tournait, il s'enfonçait un peu plus dans son fauteuil, souhaitant s'y fondre pour ne plus jamais avoir à sortir. Il avait livré dans ce récit une part de lui, de son enfance, de ses rêves, de ses espoirs, de ses échecs. Sans s'en rendre compte, sans supposer qu'un jour des inconnus le liraient. Plus terrible encore, des gens qu'il côtoyait, avec lesquels il travaillait. Paul, dont la bonhomie et les éclats de voix masquaient une pudeur malade, demeura les yeux grands ouverts et les bras ballants, n'ayant plus pour seul souhait que de devenir, à l'image de son personnage, invisible.

Lui vint l'idée de racheter tous les exemplaires en circulation. Il se jeta sur le téléphone, mais avant qu'il ait pu parler à son éditeur de ce projet, ce dernier le félicita de l'article paru le matin même dans le *San Francisco Chronicle*. Certes, la critique l'écorchait un peu, c'était de bonne guerre, pourtant dans l'ensemble le papier faisait une belle publicité. Paul lui raccrocha au nez et se rua sur le premier kiosque à journaux. L'article soulignait les erreurs d'un premier roman, et pire pour Paul, félicitait son auteur de ne pas avoir craint d'être taxé de sensiblerie. À une époque où le cynisme primait sur l'intelligence, il fallait peut-être voir ici un acte de résistance assez courageux, avait conclu le journaliste. Paul se sentit mourir. Pas d'une mort subite, ce qui l'aurait franchement soulagé, mais d'une lente et suffocante agonie.

Son portable ne cessait de sonner, des numéros inconnus apparaissaient sur l'écran, chaque fois, il rejetait l'appel. Il finit par ôter la batterie et disparut des écrans radar. Il ne se rendit pas au cocktail organisé par son éditeur, ne mit plus les pieds au bureau de la semaine, restant chez lui. Un soir, le livreur de pizzas lui présenta un exemplaire à lui dédicacer, ajoutant qu'il avait reconnu sa photo au journal télévisé de la veille. Après cet incident qui se reproduisit avec la caissière de l'épicerie, Paul hiberna. Jusqu'à ce qu'Arthur vienne frapper à sa porte et le déloger de force de sa tanière. Au contraire de Paul, Arthur se réjouissait pour lui, et il apportait de bonnes nouvelles.

L'originalité de son récit avait capté l'attention des médias. Maureen, l'assistante de l'agence, avait préparé une revue de presse avec amour. La plupart de leurs clients avaient déjà lu le livre et avaient téléphoné pour le féliciter.

Un producteur de films avait cherché à le joindre au bureau et, Arthur avait gardé le meilleur pour la fin, le libraire du Barnes & Noble où il avait ses habitudes lui avait indiqué que le roman se vendait comme des petits pains. Le succès demeurait contenu dans la Silicon Valley, mais à ce train-là, il s'étendrait bientôt à tout le pays, le libraire en était convaincu...

À la terrasse du restaurant où il avait traîné Paul, Arthur lui fit remarquer qu'il était temps de se raser, de prendre un peu plus soin de son apparence, de rappeler son éditeur qui avait laissé vingt messages au bureau, et surtout d'embrasser ce bonheur que la vie lui offrait, au lieu de tirer cette tête d'enterrement.

Paul resta silencieux un long moment, prit une grande inspiration et songea qu'un malaise en public aggraverait son cas. Lorsqu'une femme qui l'avait reconnu interrompit leur déjeuner pour lui demander si son roman était autobiographique, ce fut le coup de grâce.

D'un ton solennel, Paul déclara à Arthur qu'après avoir beaucoup réfléchi au cours de cette semaine, il lui confiait le cabinet. À son tour de s'offrir une année sabbatique.

– Pour faire quoi ? interrogea Arthur, secoué.

Disparaître, pensa Paul. Pour s'épargner une leçon de morale, il invoqua un prétexte imparable : Écrire un deuxième roman, enfin essayer. Que pouvait opposer Arthur à cela ?

– Si c'est vraiment ce que tu souhaites. Je n'ai pas oublié que lorsque j'allais mal, je suis parti vivre quelque temps à Paris, et tu as pris nos affaires en main. Où comptes-tu te rendre ?

Paul qui n'en avait aucune idée répondit sans réfléchir :

– À Paris. Tu m'as tant vanté les merveilles de la Ville lumière, ses bistrots, ses ponts, ses quartiers pleins de vie et ses Parisiennes... qui sait, avec un peu de chance, cette ravissante fleuriste dont tu me vantais aussi les charmes sera peut-être encore là ?

– Peut-être, rétorqua Arthur laconique, mais tout n'était pas aussi merveilleux que je te le laissais entendre.

– Parce que, à cette époque, tu n'étais pas au mieux de ta forme. Moi, j'ai seulement besoin de changer d'air... pour stimuler ma créativité, tu comprends.

– Si c'est pour stimuler ta créativité ! Et quand comptes-tu partir ?

– Organisons un dîner chez vous ce soir, on invitera Pilguez et sa femme, la bande sera au complet pour les adieux et zou, dès demain, à moi la France et la belle vie !

Le projet de Paul attristait Arthur au plus haut point, il aurait voulu objecter que cette décision était précipitée, qu'il serait préférable pour l'agence qu'il patiente quelques mois avant de mettre son plan à exécution, mais son sens de l'amitié prit le dessus. Si une telle chance s'offrait à lui, Paul ferait tout pour l'aider, il le lui avait prouvé par le passé. Quant au boulot, il s'arrangerait.

Après avoir salué Arthur, Paul rentra chez lui, dans un état d'effroi total. Où avait-il déniché une telle idée ? S'installer à Paris, et seul !

Arpentant son appartement, il se mit à chercher des arguments en faveur de cette échappatoire, folle et improbable. Si Arthur l'avait fait, pourquoi pas lui. Le deuxième argument, qui supplanta le premier, concernait les Parisiennes, le troisième était que finalement, il pourrait essayer d'écrire un autre roman... qu'il ne publierait pas... ou uniquement à l'étranger. De sorte qu'il lui soit possible de revenir à San Francisco, dès que les choses se seraient tassées. Au bout du compte, ces arguments ne firent plus qu'un : écrivain... américain... célibataire... à Paris !

Et à Paris, où il vivait maintenant depuis sept ans, Paul avait écrit cinq autres romans. Las d'aventures avec des Parisiennes dont les changements d'humeur lui semblaient impossibles à comprendre, il opta pour le célibat, à moins que ce ne fût le célibat qui optât pour lui.

Ses cinq romans ne rencontrèrent pas le succès qu'il avait fini par espérer, du moins, pas en Europe ni aux États-Unis, mais pour une raison qu'il ignorait, ses livres faisaient un tabac en Asie, plus particulièrement en Corée.

Depuis quelques années, Paul entretenait une liaison amoureuse avec sa traductrice coréenne. Deux fois l'an, Kyong venait lui rendre visite, une semaine, jamais davantage. Il était bien plus épris qu'il ne

voulait le reconnaître. Seul problème, face à elle, il ne savait jamais trouver le mot juste.

Kyong aimait les silences, Paul les avait en horreur. Il se demandait souvent s'il n'avait pas pris la plume pour les effacer, tels des blancs que l'on recouvre d'encre. Kyong et lui passaient ensemble quatorze journées et demie par an, allées et venues à l'aéroport comprises. Quand Kyong était là, il la regardait pendant des heures, sans discerner si elle était vraiment belle ou seulement à ses yeux. Son visage était si singulier et son regard si pénétrant lorsqu'ils faisaient l'amour, qu'il lui arrivait de se demander s'il ne couchait pas avec une extraterrestre.

Ils se voyaient peu, mais avaient leurs habitudes. Lors de ses escapades parisiennes, elle aimait fréquenter le cinéma de la rue Apollinaire, comme si la salle avait plus d'importance que le film qu'on y projetait, traverser la passerelle des Arts, manger une glace chez Berthillon même au creux de l'hiver. Elle aimait lire les journaux français, traîner dans les librairies, se promener dans le Marais, parcourir les voies piétonnes du quartier des Halles et remonter à pied la rue de Belleville, alors qu'il aurait été plus simple de la descendre. Elle aimait prendre le thé aux beaux jours dans le jardin du musée de la Vie romantique, rue Chaptal, visiter la collection Camondo, rue de Monceau, que Paul lui offre des fleurs et en fasse des bouquets en rentrant chez lui. Elle aimait choisir des fromages sur l'étal de Vannaut, un maître affineur qui tenait boutique en bas de chez Paul, elle aimait qu'il la regarde et la désire, elle aimait moins ses livres, mais ils étaient le lien qui les avait unis.

Kyong occupait aussi l'esprit de Paul, quand elle n'était pas là, plus encore peut-être. Pourquoi était-elle si attachante à ses yeux, pourquoi lui manquait-elle autant ?

Dès qu'il avait achevé un manuscrit, elle débarquait chez lui. Ignorant la fatigue qui accable toute personne normale ayant voyagé onze heures, elle resplendissait de fraîcheur. Après un déjeuner frugal, invariablement composé d'œufs mayo, d'une tartine et d'un panaché – ce qui était peut-être en soi un remède miracle contre le décalage horaire, idée à soumettre un jour à la science –, déjeuner qu'elle souhaitait tout aussi invariablement prendre dans le même café, à l'angle de la rue de Bretagne et de la rue Charlot – il faudrait se renseigner sur la provenance des poules qui pondaient les œufs mayo du café Le Marché, au cas où il ferme un jour –, ils montaient dans l'appartement de Paul. Kyong se douchait, avant de s'installer à sa table d'écriture pour le lire. Paul s'asseyait au pied du lit, face à elle, et l'observait. Perte de temps notoire puisqu'elle demeurait impassible pendant sa lecture. Il lui semblait alors que son appréciation du roman allait décider ou non qu'elle le rejoigne. Dans son cas, le « et plus si affinités » lui paraissait dépendre d'un « si j'ai aimé tes chapitres ». Pour cette raison, plus qu'un commentaire explicite de la traductrice à laquelle il devait une partie substantielle de ses revenus, Paul vivant de ses royalties coréennes, il guettait le moment où elle s'abandonnerait à leur intimité.

Il aimait écrire, résider à l'étranger, il aimait les visites bisannuelles de Kyong et si le reste de l'année, une certaine solitude n'avait été la rançon de cette existence, il aurait trouvé sa nouvelle vie presque parfaite.

*

Les portes vitrées s'ouvrirent et Paul, soulagé, soupira.

Arthur poussait un chariot à bagages pendant que Lauren faisait de grands signes.

Mia ouvrit les yeux et s'étira. Il lui fallut quelques instants pour se resituer, géographiquement et sentimentalement. Elle sortit du lit, ouvrit la porte de la chambre et chercha Daisy. L'appartement était vide.

Un petit déjeuner l'attendait sur le comptoir de la cuisine, accompagné d'un mot posé sur une vieille assiette en faïence.

« Tu avais besoin de sommeil, rejoins-moi au restaurant quand tu le pourras. »

Mia alluma la bouilloire électrique et avança jusqu'à la fenêtre. De jour, la vue était encore plus surprenante. Elle s'interrogea sur la manière d'occuper sa journée, et celles qui suivraient. Elle regarda l'heure à la pendule du four et tenta d'imaginer ce que David pouvait bien faire, s'il était seul ou profitait pleinement de son absence. Avait-elle eu raison de lui laisser le champ libre, d'espérer qu'elle finirait par lui manquer ? N'aurait-il pas mieux valu occuper le terrain pour tenter de le reconquérir ? Qui détenait les clés de ce genre d'énigme ?

Mia ne savait pas ce qu'elle voulait, mais elle savait ce qu'elle ne voulait plus. Le doute, l'attente, le silence. Elle voulait des projets impossibles, mais qui vous donnent envie de vous lever le matin, retrouver l'appétit de vivre et ne plus se réveiller l'estomac noué.

Le ciel était voilé, mais il ne pleuvait pas, c'était un bon début. Elle n'irait pas rejoindre Daisy, elle préférait se promener dans les rues de Montmartre, chiner dans les boutiques et pourquoi pas se faire croquer le portrait par un caricaturiste de la butte. C'était kitsch à souhait, mais c'était justement ce dont elle avait envie. Ici, au contraire de l'Angleterre, les gens ne la reconnaîtraient pas. Elle allait profiter de cette liberté pour faire ce qui lui passerait par la tête.

Elle fouilla dans son sac de voyage, chercha une tenue et ne put résister à la curiosité d'explorer l'appartement de sa meilleure amie. Elle observa la bibliothèque peinte en blanc et dont les étagères pliaient sous le poids des livres. Mia chaparda une cigarette dans le paquet oublié sur la table basse, cherchant le moindre indice qui révélerait l'identité de son propriétaire. Quel genre d'homme était-il, était-ce un ami ou un amant de Daisy, son petit ami peut-être ? La seule idée que Daisy partage sa vie avec quelqu'un raviva le désir d'appeler David, de remonter le temps, avant ce tournage où une actrice de second rôle lui avait tourné la tête ; ce n'était probablement pas la première fois, mais sous ses yeux, l'expérience avait été cruelle à vivre. Sur la terrasse, elle alluma sa cigarette qu'elle regarda se consumer entre ses doigts.

Elle entra dans le loft et s'installa au bureau de Daisy. Son ordinateur portable était ouvert, l'écran verrouillé.

Elle prit son téléphone et commença une conversation par texto avec son amie :

– **Quel est ton mot de passe ? J'ai besoin de lire mes mails.**

– Tu ne peux pas les lire sur ton smartphone ?

– **Pas quand je suis à l'étranger.**

– Radine !

– **C'est le mot de passe ?**

– Tu le fais exprès ?

– **Ben quoi ?**

– Je travaille. Ciboulette.

– ????

– C'est mon mot de passe.

– **Je travaille ciboulette ?**

– Ciboulette, idiote !

– **C'est nul, comme mot de passe.**

– Non, et ne fouille pas dans mes dossiers.

– **Ce n'est pas mon genre.**

– C'est tout à fait ton genre.

Mia reposa le téléphone et tapa le sésame. Elle se connecta à sa boîte mail et ne vit qu'un message de Creston qui lui demandait où elle était et pourquoi elle ne répondait pas au téléphone. Un magazine de mode lui proposait un reportage chez elle, il avait besoin de son accord au plus vite.

Elle écrivit :

Cher Creston,

Je suis partie quelque temps, et je compte sur votre discrétion pour ne le dire à personne, quand je dis personne, cela veut dire personne. Pour apprendre le rôle que vous me contraignez à jouer, j'ai besoin d'être seule, sans directives d'un metteur en scène, d'un photographe, d'une de vos assistantes, ou de vous-même. Désobéir est une chose que je n'ai guère eu le loisir de faire depuis deux ans. Je ne poserai pas pour un magazine de mode, car je n'en ai pas envie. Parmi la liste des résolutions que j'ai prises hier soir à bord de l'Eurostar, la première était de ne plus me soumettre. J'ai besoin de me prouver que j'en suis capable, quelques jours au moins. Il fait beau à Paris, je vais aller me promener... je vous donnerai bientôt de mes nouvelles et je serai discrète en toutes circonstances, soyez tranquille.

Bien à vous.

Mia

Elle se relut et appuya sur la touche « envoi ».

Un petit onglet en haut de l'écran éveilla sa curiosité, elle cliqua dessus. Elle écarquilla les yeux en découvrant la page d'accueil d'un site de rencontre.

Elle s'était engagée à ne pas fouiller dans les dossiers de Daisy, mais, en y repensant, ce n'était pas une promesse explicitement formulée, et puis Daisy n'en saurait rien.

Elle consulta les profils des hommes sélectionnés par son amie, éclata de rire en lisant certains messages, en repéra deux qui lui parurent intéressants. Tandis qu'un rayon de soleil entrait dans l'appartement, elle jugea qu'il était temps de quitter ce monde virtuel qu'elle trouvait dérangeant pour aller se frotter à celui qui l'attendait dehors. Elle éteignit l'ordinateur et emprunta un manteau léger accroché dans l'entrée.

En sortant de l'immeuble, elle remonta la rue vers la place du Tertre, s'arrêta devant une galerie, et continua son chemin. Un couple de touristes la regarda, la femme la montra du doigt et elle l'entendit dire à son mari : « Je t'assure que c'est elle, va le lui demander ! »

Mia accéléra le pas et entra dans le premier café venu. Le couple se planta devant la vitrine, Mia se colla au comptoir et commanda un quart Vittel, les yeux rivés sur le miroir du bar où se reflétait la rue. Elle attendit que le couple indélicat se lasse, paya et partit.

Arrivée place du Tertre, elle observait les caricaturistes au travail quand un jeune homme l'aborda. Il avait un sourire bienveillant et assez belle allure dans son jean et sa veste.

– Vous êtes Melissa Barlow, n'est-ce pas ? J'ai vu tous vos films, déclara-t-il dans un anglais parfait.

Melissa Barlow était le nom de scène de Mia Grinberg.

– Vous tournez un film à Paris ou vous êtes en vacances ? poursuivit-il.

Mia lui sourit.

– Je ne suis pas ici, mais à Londres. Vous avez cru me voir, mais ce n'est pas moi, juste une femme qui me ressemble.

– Je vous demande pardon ? rétorqua-t-il, circonspect.

– C'est moi qui vous demande pardon, ce que je dis ne doit avoir aucun sens pour vous, mais pour moi, si. Ne m'en voulez pas si je vous ai déçu.

– Comment Melissa Barlow pourrait-elle me décevoir, puisqu'elle est en Angleterre ?

Le jeune homme la salua respectueusement, fit quelques pas et se retourna.

– Si par le plus grand des bonheurs vous la croisiez un jour dans les rues de Londres, le monde est si petit, pourriez-vous lui confier de ma part qu'elle est une formidable actrice ?

– Je n'y manquerai pas. Je suis certaine que cela lui fera très plaisir.

Mia le vit s'éloigner.

– Au revoir, murmura-t-elle.

Elle chercha ses lunettes de soleil dans son sac, marcha un peu et repéra un salon de coiffure. Elle pensa que Creston lui passerait certainement un savon magistral et cette seule idée lui donna encore plus envie de mettre son plan à exécution. Elle poussa la porte, s'installa sur un fauteuil et ressortit une heure plus tard, brune aux cheveux courts.

Résolue à tester son stratagème, elle s'assit sur les marches du Sacré-Cœur et attendit. Lorsqu'un car de touristes immatriculé en Grande-Bretagne s'arrêta sur le parvis, Mia se joignit aux passagers qui en descendaient, demanda l'heure au guide en faisant face au groupe qu'il accompagnait. Soixante personnes et pas une pour la reconnaître. Elle bénit ce coiffeur qui lui avait offert un nouveau visage. Elle était enfin une simple Anglaise en visite à Paris, une femme anonyme.

*

Paul avait fait deux fois le tour du pâté de maisons et finit par se ranger en double file. Il se retourna vers ses deux passagers, un grand sourire aux lèvres.

– Alors, pas trop dépayés ?

– Par ta façon de conduire, non, répondit Arthur.

– Tu lui as déjà raconté cette soirée où j'ai passé deux heures recroquevillé sous une table d'opération à cause de lui ? dit-il en s'adressant à Lauren.

– Vingt fois, rétorqua Arthur, pourquoi ?

– Pour rien, voici les clés, c'est au dernier étage, montez vos valises, je vais garer la voiture au parking.

Lauren et Arthur avaient pris possession de leur chambre et défaisaient leurs bagages.

– C'est dommage que vous n'ayez pas emmené Jo, soupira Paul en entrant.

– C'est un long voyage pour un enfant de son âge, expliqua Lauren, il est chez sa marraine et je crois que ça lui plaît beaucoup.

– Il aurait été beaucoup plus heureux chez son parrain.

– Nous rêvions de vacances en amoureux, intervint Arthur.

– Peut-être, mais il y a longtemps que vous êtes amoureux, alors que moi, je ne vois pas souvent mon filleul.

– Reviens vivre à San Francisco, tu le verras tous les jours.

– Vous voulez manger quelque chose ? Où ai-je rangé ce cake ? marmonna Paul en inspectant ses placards de cuisine. Je suis certain d'avoir acheté un cake.

Lauren et Arthur échangèrent un regard.

Il leur servit du café et détailla le programme qu'il avait établi.

Le soleil étant au rendez-vous, la première journée serait consacrée à la visite des lieux cultes parisiens, tour Eiffel, Arc de Triomphe, île de la Cité, Sacré-Cœur et, si le temps venait à leur manquer, ils continueraient le lendemain.

– En amoureux..., rappela Arthur.

– Bien entendu, reprit Paul, un peu gêné.

Lauren avait besoin de se reposer avant d'entreprendre un tel marathon. Les deux compères devaient avoir plein de choses à se raconter et elle les invitait à déjeuner sans elle.

Paul se proposa d'emmener Arthur dans un café à quelques pas de chez lui, à midi, la terrasse était en plein soleil.

Arthur enfila une chemise propre et le suivit.

Attablés, les deux amis s'observèrent un moment sans rien dire. Comme si chacun guettait celui des deux qui parlerait le premier.

– Tu es heureux, ici ? finit par lâcher Arthur.

– Oui, enfin, je crois.

– Tu crois ?

– Qui peut être certain d'être heureux ?

– C'est probablement une phrase d'écrivain, mais là, c'est moi qui te pose la question.

– Que veux-tu que je te réponde ?

– La vérité.

– J'aime mon métier, même si j'ai toujours la sensation d'être parfois un usurpateur, je n'ai écrit que six romans tu sais. Il paraît que beaucoup d'écrivains ressentent cela, enfin, c'est ce que m'ont confié des confrères.

– Tu en fréquentes beaucoup ?

– Je me suis inscrit à un club d'écriture pas loin d'ici, j'y vais un soir par semaine, nous papotons, parlons de nos blocages, et puis nous allons achever la soirée dans une brasserie. C'est drôle, en m'entendant te raconter ça, je trouve ça sinistre.

– Je ne te contredirai pas.

– Et toi, comment vas-tu ? Le cabinet prospère ?

– Nous parlions de toi.

– J'écris, c'est ma seule occupation en réalité. Je participe à quelques salons du livre. Parfois, je fais des signatures en librairie. L'an dernier je me suis rendu en Allemagne et en Italie où mes livres se vendent un peu. Je vais dans une salle de sport deux fois par semaine, j'ai horreur de ça, mais avec ce que je mange, c'est indispensable, et sinon j'écris, mais je me répète, non ?

– Ça m'a l'air très joyeux, siffla Arthur d'un ton ironique.

– Ne crois pas ça, je suis heureux la nuit. J'y rejoins mes personnages, alors oui, la vie devient joyeuse.

– Tu as quelqu'un ?

– Oui et non. Elle n'est pas souvent là, pour tout avouer jamais, mais je pense à elle sans cesse, tu as